Garcin Jean-Claude (dir.), *Lectures du Roman de Baybars*

[Marseille], Éditions Parenthèses / MMSH, 2003 (Parcours méditerranéens, 1). 318 p.

À l'historien habitué à des types de sources désormais bien balisées, le *Roman de Baybars* paraît à la fois attirant et déroutant. Attirant parce qu'à travers cette geste du premier grand sultan mamelouk Baybars (1260-1277) il découvre un univers que les autres textes, émanant le plus souvent des élites urbaines, lui cachent ou lui montrent sous un jour systématiquement défavorable : le monde foisonnant des villes du Proche-Orient médiéval. Mais l'œuvre est aussi déroutante pour celui qui a appris à s'appuyer sur des textes relativement bien situés dans le temps et l'espace, et en général attribués à des auteurs dont on peut connaître ou deviner les motivations et les préoccupations. Nous avons en effet ici un texte sans auteur déterminé, qui évolua fortement au cours des derniers siècles du Moyen Âge, mis par écrit tardivement, et qui connaît de surcroît plusieurs versions. Par ailleurs, le caractère romanesque de l'œuvre, où le merveilleux n'est jamais bien loin, perturbe encore un peu plus l'analyse des données historiques.

C'est tout l'apport de ces *Lectures du Roman de Baybars*, issues de séminaires tenus sous la direction de Jean-Claude Garcin en 1998-1999, que de montrer les apports possibles de ce texte à l'historien et d'en fournir (ou plus exactement de proposer) des clés de compréhension et d'analyse. Cet intérêt pour le *Roman* est relativement nouveau, comme le constate notamment Thomas Herzog : si les premiers manuscrits éveillent la curiosité des arabisants dès le début du XIX^e^ siècle, ils sont assez rapidement délaissés par les historiens qui ne goûtent guère à cette « sous-culture » populaire incapable de rivaliser avec les grandes chroniques contemporaines en terme de crédibilité historique. Si l'on met à part le travail de Helmut Wangelin en 1936, il faut attendre les années 1980 et la traduction française entreprise par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume pour que les chercheurs s'intéressent vraiment à ce texte.

Le premier problème posé est celui de la datation du texte, ou plus précisément des différentes couches qui le composent. Plusieurs approches complémentaires sont possibles, qui permettent d'apporter des éléments de réponse. La première consiste à analyser la langue des manuscrits existants, à laquelle s'attache Jérôme Lentin à partir des manuscrits syriens, rédigés dans un « moyen arabe », « produit de l'interférence entre langues dialectale et standard ». Mais si ce travail nous informe sur la date de mise par écrit, il ne montre que l'aboutissement d'un processus d'élaboration du texte, sans nous en préciser les étapes. En effet, les premières attestations de manuscrits remontent au XVI^e^ siècle, mais la *Sīra* existe avant, avec ses personnages et les grandes lignes du récit. Les différents éléments du récit permettent de poser des hypothèses quant à l'évolution de ce dernier. S'il faut renoncer à établir un *stemma* des différentes versions, il est néanmoins possible de repérer quelques moments importants dans l'élaboration de la trame du *Roman*. Thomas Herzog montre que le récit a beaucoup varié, mais qu'une tradition commune a dû exister, en distinguant trois « groupes » d'événements (A, B et C), la partie médiane du récit étant celle qui subit les plus grandes variations.

Deux moments apparaissent essentiels dans cette élaboration. Tout d'abord les années qui suivent la mort de Baybars et l'accession au pouvoir de son successeur Qalāwūn. T. Herzog dégage ainsi un « groupe A », qui serait le plus ancien et correspondrait à la transition du pouvoir ayyûbide au pouvoir mamelouk et du sultan Baybars à ses successeurs. En soulignant la continuité avec les Ayyûbides, remplacés car incapables de fournir un souverain digne de régner, mais aussi l'opposition entre les figures de Baybars et de Qalāwūn, le *Roman* peut être vu comme un élément de propagande politique dans le contexte de la fin du XIII^e^ siècle, dans les décennies qui suivent la mort de Baybars. Mais Jean-Claude Garcin fait de son côté remarquer l'impossibilité, pour des conteurs publics, d'afficher, sous le règne de Qalāwūn et de ses successeurs, une opinion aussi hostile au pouvoir en place – ce qui n'exclut cependant pas l'existence de récits à la gloire de Baybars, mais sans la critique de Qalāwūn, qui aurait alors été développée dans un second temps. Le « groupe B », correspondant à la jeunesse et l'ascension de Baybars de Damas au Caire, pourrait avoir été élaboré également à la fin du XIII^e^ siècle, ou bien à la fin du XIV^e^ siècle, lorsque Barqūq met fin à la dynastie de Qalāwūn.

Enfin le « groupe C », qui constitue le centre du récit, introduit de nouveaux personnages et des intrigues secondaires, notamment la prise de Gênes par Baybars, et renvoie à des épisodes militaires assez clairement datables de la fin du XIV^e^ et du début du XV^e^ siècle, au moment de la grande crise de l'Empire mamelouk confronté notamment à des agressions chrétiennes (catalanes et génoises principalement) et mongoles. Le récit de la prise de Gênes s'inspire notamment de la prise de Chypre en 1426 par Barsbay et cet événement a pu provoquer une « relecture » et une recomposition des récits de Baybars, modernisation qui a pu lui permettre de conserver son intérêt pour un public nouveau mais confronté à des problèmes qui faisaient qu'on « pouvait penser être revenus aux temps tragiques de Baybars » (J.-Cl. Garcin). Nasr al-Dîn Naamoune montre en particulier, en comparant le *Roman* au texte, rédigé en 1416 en latin par le marchand et voyageur italien Bertrando De Mignanelli, *Ascendus Barcoch*, les correspondances entre la vie de Barqūq (1382-1389, 1390-1399) et celle du Baybars du *Roman*. Il souligne que si Baybars et ses successeurs n'ont guère besoin d'appeler les Ayyûbides au secours de leur légitimité, assise sur leurs victoires et le transfert du califat abbasside au Caire, ce n'est pas le cas

BCAI 20 (2004) Garcin Jean-Claude (dir.) : Lectures du Roman de Baybars, recensé par Dominique Valérian
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des sultans circassiens qui ont un réel besoin de légitimité. Par ailleurs, le portrait très négatif de Qalāwūn s'explique mieux dès lors que Barqūq a mis fin à sa dynastie.

Si certains éléments du récit remontent peut-être à la fin du XIIIe siècle, sa configuration telle que nous la connaissons aujourd'hui reflète donc davantage une situation moins ancienne, que l'on peut situer à la fin du XIVe et au début du XVe siècle. Les ajouts ultérieurs, d'époque ottomane, n'affecteraient donc pas la trame du récit, se limitant à quelques noms de fonctions modifiés pour actualiser le récit.

Le deuxième problème posé par le texte est celui de ses auteurs. Les lieux de rédaction peuvent être déterminés en examinant la géographie du *Roman*, particulièrement précise à propos du Caire et de la Basse Égypte, ce qui laisse supposer que c'est dans cette région que le récit a été élaboré, peut-être par les conteurs de Bayn al-Qaṣrayn au Caire. Le récit est le résultat de l'interaction entre le conteur et son public, dont il prend en compte les réactions et les attentes. En ce sens on peut considérer qu'il reflète, au moins en partie, les préoccupations de la *ʿāmma*, dans la mesure où les lettrés affichaient leur mépris pour ce genre de littérature, tant dans la forme (pour des raisons essentiellement linguistiques) et dans le fond (présence d'éléments peu « orthodoxes »). Pour autant les choses ne sont peut-être pas si tranchées, et on peut se demander si les versions écrites les plus longues, dont T. Herzog pense qu'elles ont pu être réalisées précisément pour un public qui ne pouvait assister aux séances des conteurs (membres de l'élite, femmes), ne se démarquent pas en partie des versions orales. Sans doute faudrait-il également distinguer les parties du *Roman*, ainsi que les différentes versions, qui peuvent émaner de milieux différents. Reste que l'on peut considérer que globalement il s'agit d'un « texte essentiellement citadin qui exprime une vision populaire de la société » (T. Herzog).

En ce sens, l'intérêt principal du *Roman* pour l'historien est de lui permettre de « mieux connaître l'univers mental de cette grande partie de la population arabe qu'est la *ʿāmma* (le peuple, par opposition à l'élite dirigeante), groupe que les sources savantes, expressions de l'élite intellectuelle et politique, ont condamné au silence » (T. Herzog). Il nous renseigne, bien sûr, sur les conditions de vie difficiles de cette population durant la crise de la fin du XIVe et du début du XVe siècle, mais il nous montre plus encore quelle représentation le peuple pouvait avoir de la société et surtout du pouvoir. Encore faut-il pouvoir faire la part de ce qui correspond à des réalités historiquement datables et de ce qui relève d'un genre littéraire donné, voire de mécanismes plus généraux du récit. Resituant le *Roman* dans la tradition du roman épique arabe, Jean-Patrick Guillaume s'attache ainsi à dégager le « substrat narratif commun aux différentes *sîra*-s », alors qu'Éric Vial, dans une comparaison avec les « sagas occidentales contemporaines », souligne certaines structures communes, en observant notamment le statut des personnages et le caractère de « littérature consolatoire » de ces textes. Ces éclairages permettent de mettre en évidence les spécificités du *Roman de Baybars* et d'en mieux dégager les apports possibles pour l'historien.

Le *Roman* est en effet d'abord le reflet d'une époque, à travers la représentation des dangers qui menacent la société et des personnages capables d'y faire face. J.-Cl. Garcin l'analyse comme une « sîra de compensation (ou de consolation), exaltant les gloires passées à une époque où le monde de l'islam est sur la défensive » et qui « traduit sans doute le souci du retour à plus de sécurité quotidienne et le souhait d'une moralisation du pouvoir à travers le mythe de ce sultan de l'âge d'or mamelouk ». Pour manichéenne et attendue qu'elle soit, l'opposition entre les bons et les méchants exprime bien un certain nombre de valeurs politiques, religieuses, sociales et culturelles véhiculées par la *ʿāmma* à l'époque mamelouke. Ce sont les deux premiers aspects qui ont été le plus développés par les auteurs. Yannick Lerible analyse ainsi la figure, à bien des égards mythique et anhistorique, du souverain idéal, à travers les conditions de dévolution et de pratique du pouvoir. Il montre la construction d'un modèle de pouvoir juste et protecteur, autour de la figure de Baybars et de quelques personnages secondaires et complémentaires comme al-Ṣāliḥ, ou au contraire antithétiques comme le grand cadi ou Qalāwūn. Denis Gril s'attache, quant à lui, à suivre la figure du « roi-saint », incarné par al-Ṣāliḥ, et constate que si les représentants officiels de la religion offrent une figure assez négative, l'islam du *Roman* semblant se confondre avec celui des confréries soufies. Les différents rebondissements du récit accréditent alors l'idée que « le gouvernement des hommes ordinaires dépend étroitement de celui des hommes de Dieu, même si ces derniers restent cachés ».

Ces « lectures » si stimulantes du *Roman de Baybars* en appellent bien sûr d'autres. Le grand mérite de cet ouvrage est de fournir des clés de compréhension de l'œuvre, nécessaires pour toute étude ultérieure, et d'achever de réhabiliter une littérature longtemps négligée, voire méprisée, par les historiens. Notons pour terminer la très grande qualité formelle de ce premier volume de la collection « Parcours méditerranéens », qui ajoute encore au plaisir de sa lecture.

Dominique Valérian
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

BCAI 20 (2004) Garcin Jean-Claude (dir.) : Lectures du Roman de Baybars, recensé par Dominique Valérian
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net